

Études littéraires africaines

ACHEBE (Chinua), *Tout s'effondre*. Traduit de l'anglais (Nigeria) par Pierre Girard. Arles : Actes Sud, coll. Lettres africaines, 2013, 224 p. – ISBN 978-2-330-02441-3



Françoise Ugochukwu

Number 37, 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1026260ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1026260ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ugochukwu, F. (2014). Review of [ACHEBE (Chinua), *Tout s'effondre*. Traduit de l'anglais (Nigeria) par Pierre Girard. Arles : Actes Sud, coll. Lettres africaines, 2013, 224 p. – ISBN 978-2-330-02441-3]. *Études littéraires africaines*, (37), 182–184. <https://doi.org/10.7202/1026260ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2014

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

humanité commune. La question du préjugé racial au Brésil y est traitée. D'un côté, on y reprend un débat qui a été longtemps masqué par l'idée d'une miscégenation « positive », oubliant que cette politique interracial avait pour objectif le blanchissement de la société. D'un autre côté, on y discute, notamment par l'analyse de l'œuvre de Lima Barret, des mécanismes mis en place par la société brésilienne pour contrôler les discours et l'accès à la parole des classes marginalisées. Il est intéressant de noter que l'ouvrage fondateur de la pensée postcoloniale, *L'Orientalisme* (1978) d'Edward Said, est complètement absent de cette discussion. Et pourtant, Said insiste dans ce texte sur le fait que l'étude de la littérature est indispensable à la compréhension des grands stéréotypes que l'Occident forge à propos de l'Orient et de l'Autre.

■ Fernanda VILAR

ACHEBE (CHINUA), *TOUT S'EFFONDRE*. TRADUIT DE L'ANGLAIS (NIGERIA) PAR PIERRE GIRARD. ARLES : ACTES SUD, COLL. LETTRES AFRICAINES, 2013, 224 P. – ISBN 978-2-330-02441-3.

Cette nouvelle traduction, venant après celle de Ligny en 1966 chez Présence africaine, était l'occasion de repenser la version française du premier roman d'Achebe, d'améliorer la qualité de la langue et de corriger un certain nombre d'erreurs dues à une méconnaissance de la culture *igbo* du Nigeria. Ce travail essentiel, souhaité par les africanistes et les traducteurs au moment même où de nombreuses manifestations célèbrent l'immense contribution d'Achebe à la littérature africaine, reste en-deçà des attentes.

L'une des grandes qualités de la traduction de Pierre Girard est sans conteste la clarté et l'élégance de sa langue. Le texte se lit bien, rend à son héros Okonkwo son aspect de « solide gaillard » (p. 25) et remplace le vouvoiement un peu précieux de Ligny par le tutoiement, qui sonne plus juste dans les conversations entre voisins et au sein de la famille. Le choix de la forme orale d'interrogation dans la conversation est lui aussi bienvenu. Le mot ancien « puiné » a disparu du nouveau texte. Le vocabulaire est généralement plus précis, plus exact, remplaçant le « mauvais destin » par « la malchance », le « cotonnier » par le « kapokier » et la « bouteille de tabac à priser » par la « tabatière ». Mais cet effort n'a pas toujours été poursuivi et Girard a parfois, à l'inverse, préféré le générique, abandonnant la « besace » pour le « sac », et remplaçant le « piment d'alligator » de Ligny (*Alligator Pepper*) par « piment crocodile », plus

exact que le premier mais auquel il aurait fallu préférer « poivre maniguette ». Il a, de plus, abandonné de bonnes traductions comme « tubercules » (ignames) pour « fruits », beaucoup moins satisfaisant dans le contexte (p. 48).

Le nouveau texte corrige heureusement un certain nombre d'erreurs reprochées à la première traduction ; entre autres, il ne fait plus la confusion entre « *farms* » et « fermes », ne se trompe pas sur le genre de l'igname (féminin), et remplace « cassave » par « manioc », « cœur de palmier » par « noix de palme » et « fo-fo » par « fofou ». Il préfère, avec raison, la « banane plantain » à la « banane à cuire » et l'eau « fraîche » à l'eau « froide » ; il fait disparaître la « soupe de viande et de poisson » (Ligny, p. 201), absente du texte original, et la remplace par la « soupe d'herbes » (*bitter leaf soup*) (même s'il s'agissait là, en réalité, non de soupe mais de sauce). Une autre excellente correction apportée concerne le sexe de la Tortue des contes *igbo* : il s'agit bien sûr de Monsieur Tortue. Le mot *outcast*, utilisé pour décrire les *osu* dans le texte anglais, a été repensé et traduit, non plus par « intouchable », d'usage aujourd'hui courant mais inexact dans le contexte, mais par « proscrit », qui, bien qu'approximatif lui aussi, rend mieux la réalité visée par le mot.

L'orthographe des mots *igbo*, qui aurait dû être repensée pour mieux respecter la langue, est malheureusement restée, à peu d'exceptions près, celle du texte de 1966 : *ibo*, orthographe coloniale, aurait dû devenir *igbo*, et *oye* (le nom de l'un des quatre jours du calendrier *igbo*, p. 97), aurait dû devenir *orie*. Le texte de Girard comporte, de plus, au chapitre 24, une omission de taille qui amène à voir, au cours d'une réunion publique, « la plupart des hommes assis », non sur des peaux de chèvre à même le sol, mais sur « des tabourets de bois », privilège réservé par le texte d'Achebe à un petit nombre.

De graves fautes souvent reprochées au texte de Ligny ont en outre été reportées dans le nouveau texte : les « graines d'igname » (p. 34) et « semences d'igname » (p. 30) par exemple ; parfois, Ligny avait cependant préféré « plants d'igname » (p. 33), solution abandonnée par Girard. Le choix de garder la traduction « soupe » pour le mot anglais nigérian de *soup* est regrettable, parce qu'il manifeste une méconnaissance de ce plat de sauce et de l'absence de soupe « à la française » dans la cuisine *igbo*. Le titre, enfin, s'il signale la nouvelle traduction en attirant l'attention sur le changement d'interprétation intervenu à propos d'une œuvre maîtresse qui a été lue à des milliers d'exemplaires, ne rend pas la pensée de la

formule *Things Fall Apart*, inspirée non seulement du poète britannique Yeats, mais aussi de l'igbo *Uwa emebiena / emebigo* (le monde est irrémédiablement abîmé). Ce nouveau titre n'apporte malheureusement pas grand-chose à la compréhension du texte.

La nouvelle traduction comporte quelques notes explicatives en bas de page, heureuse initiative qui facilitera sans aucun doute l'étude de ce roman universellement connu. Il faut tout de même signaler la... fausse note concernant les *Umuada* (p. 146), qui donne une traduction incorrecte de ce mot désignant exclusivement les filles mariées de la famille. Si la nouvelle traduction du texte d'Achebe représente un réel progrès, il reste, à l'évidence, un grand pas à faire encore dans la traduction des romans africains anglophones.

■ Françoise UGOCHUKWU

AMANGOUA ATCHA (PHILIP), COULIBALY (ADAMA) ET TRO DEHO (ROGER), DIR., *JE(LUX) NARRATIF(S) DANS LE ROMAN AFRICAIN*. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. CRITIQUES LITTÉRAIRES, 2013, 213 P. – ISBN 978-2-343-00048-0.

Dans une perspective qui évoque notamment les travaux théoriques de Philippe Lejeune, Serge Doubrovsky et Philippe Gasparini, ce volume, ainsi que son titre l'indique, est consacré à la découverte du « Je » et des jeux narratifs dans la littérature africaine. Le préambule, « D'entrée de Je(ux) » (p. 7-10), délimite les différentes acceptions de ce « Je » et propose d'interroger les formes de subjectivation dans certaines littératures franco-africaines. Dans cette introduction, R. Tro Dého note, avec justesse, que « les études d'envergure sur les aventures littéraires du *Je* sont rares » (p. 8), ce qu'avait déjà observé Achille Mbembe en 1993 et en 2000 (« Écrire à partir d'une faille », *Politique africaine*, n°51, 1993 ; « À propos des écritures africaines de soi », *Politique africaine*, n°77, 2000). Cette carence doit être attribuée – comme le souligne R. Tro Dého – au fait que la création romanesque africaine, à ses débuts, était avant tout inspirée par le collectif et la communauté, et que l'individualisme contemporain n'y trouvait pas vraiment sa place. Un « Je » conscient de sa centralité, un sujet parlant, parfois narcissique, un « Je » qui raconte, se raconte et est raconté est néanmoins apparu sur la scène littéraire africaine et doit donc être analysé, tâche à laquelle s'attellent les auteurs des articles rassemblés ici.